Présence de D'Alembert dans la correspondance de Diderot

D'Alembert in Diderot's correspondence

Geneviève Cammagre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5500>

DOI : 10.4000/rde.5500

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 101-114

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Geneviève Cammagre, « Présence de D'Alembert dans la correspondance de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5500> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5500>

Présence de D'Alembert dans la correspondance de Diderot

Des échanges épistolaires qui ont nécessairement existé entre Diderot et D'Alembert, de combien de lettres dispose-t-on aujourd'hui ? D'une seule, écrite par Diderot et dont la copie a été conservée dans les papiers de Julie de Lespinasse¹. Georges Roth avait cru pouvoir en compter une seconde qui figure au tome IX² de son édition de la *Correspondance* de Diderot, avant que Jean Varloot ne propose, au tome XIV³, une autre destinataire, M^{me} d'Épinay ; mais là, encore, comme l'a montré Georges Dulac⁴, il y avait erreur d'identification, c'est à Catherine II qu'elle est adressée : la lettre publiée, à deux reprises aux éditions de Minuit, est en fait une version de l'« Avertissement » placé en tête du recueil intitulé *Les Deux Dialogues* qui, au tome II du fonds Vandeuil, sert à introduire le *Rêve de D'Alembert*. G. Roth avait également émis l'hypothèse de l'adresse à D'Alembert d'un court billet⁵ à propos du dessinateur Goussier, mais l'hypothèse est fort peu crédible. En dépit de la pénurie de lettres, D'Alembert est cependant bien présent⁶ dans la correspondance de Diderot, présence qui va de la simple mention de son nom à la scène dialoguée censée restituer un échange verbal réel.

John Pappas s'est en partie fondé sur les lettres de Diderot à ses confidents – Grimm, Sophie Volland – dans son interprétation de la

1. Voir Didier Kahn, « Entre les *Observations sur Garrick* et le *Paradoxe sur le comédien* : la version intermédiaire de la copie Lespinasse », RDE, 18-19, 1995, p. 231-245, p. 234 et n. 13. Diderot, de son côté, reçut à Pétersbourg une lettre mentionnée dans les *Mélanges philosophiques* pour Catherine II, morceau 80 (« Sur le guerre », VER, III, p. 388-389).

2. *Corr*, IX, p. 156-158.

3. DPV, XVII, p. 213-217.

4. *Corr*, XIV, p. 164-166.

5. *Corr*, IX, p. 9.

6. Une présence qui est cependant loin d'avoir la consistance de celle d'autres proches de Diderot dont actuellement aucun échange épistolaire ne subsiste, d'Holbach par exemple.

crise de 1758-1759 qui a vu D'Alembert donner sa démission de la co-direction de l'*Encyclopédie* ; il conclut au terme de son étude que D'Alembert n'a pas eu « le beau rôle dans cette histoire⁷ ». Une telle appréciation doit beaucoup à la prise en compte du seul point de vue de Diderot⁸. C'est justement ce point de vue que l'on privilégiera pour interroger la relation de Diderot à D'Alembert, sans nécessairement en tirer des déductions sur l'attitude ou les motivations de D'Alembert. Car les lettres de Diderot, dans l'histoire qu'elles dessinent en pointillé de ses rapports avec son ami et collègue, envers lequel il nourrit d'incontestables ressentiments durant la période noire de l'interdiction de l'*Encyclopédie*, nous parlent surtout de leur auteur, de ses craintes, voire de ses obsessions, de sa représentation de D'Alembert et de l'image de lui-même qu'il entend donner à ses destinataires. On suivra le fil chronologique des lettres où il est question de D'Alembert, fil dans lequel s'inscrit l'unique lettre conservée, en organisant cette chronologie autour de la crise de 1758-1759 qui a donné lieu à un refroidissement de la relation entre les deux hommes, avant qu'ils ne redeviennent proches.

La première mention de D'Alembert dans les lettres de Diderot, en 1749, place leur relation sous le signe de l'amitié : « M. D'Alembert mon ami, écrit-il à Maupertuis, s'est chargé de vous faire parvenir un ouvrage [la *Lettre sur les aveugles*] que je viens de donner⁹ ». Dans l'économie des échanges épistolaires, D'Alembert est d'emblée identifié par ses liens avec les sphères académiques française et prussienne¹⁰.

7. John Pappas, « Diderot, D'Alembert et l'*Encyclopédie* », DS, IV, 1963, p. 191-208. John Pappas a été encore moins tendre envers D'Alembert dans sa communication « Idées reçues contre évidences : problèmes pour une biographie de D'Alembert », parue dans *Jean D'Alembert, savant et philosophe : Portrait à plusieurs voix*, Actes du colloque organisé par le Centre International de Synthèse-Fondation pour la science, Paris, 15-18 juin 1983, Éditions des Archives contemporaines, Paris, 1989, p. 85-109 : « Plus on approfondit le rôle de D'Alembert dans la lutte philosophique de l'époque, plus on se rend compte que c'était un être humain avec des défauts autant que des qualités, et que dans son zèle pour le parti il s'abaissait à des procédés qu'on considérerait aujourd'hui comme condamnables ». Dans ses préliminaires d'une biographie de D'Alembert, jamais aboutie, il souligne ses méthodes douteuses, l'accuse de dénégations, perquisitions, promesses non-tenues, en s'appuyant sur un pamphlet attribué à son secrétaire.

8. La correspondance conservée de D'Alembert est, durant cette période, particulièrement lacunaire. Voir l'*Inventaire analytique de la correspondance de D'Alembert*, (1741-1783), éd. établie par Irène Passeron, avec la collaboration de Anne-Marie Chouillet et Jean-Daniel Candaux, Paris, CNRS-Éditions, 2009, années 1758-1759, p. 73-88.

9. Voir A.-M. Chouillet, « Trois lettres inédites de Diderot », RDE, 11, 1991, p. 8-9.

10. D'Alembert, qui avait été reçu à l'Académie des sciences comme adjoint astronome dès 1741, était, depuis 1746, membre associé de l'Académie royale de Berlin.

Les honneurs académiques et la notoriété du géomètre expliquent qu'il figure dans la liste des « protecteurs, connaissances et amis » dont Diderot se recommande auprès de d'Argenson et de Nicolas Berryer lors de son incarcération à Vincennes¹¹. Les lettres de Diderot dans les années 1750-1754 renvoient implicitement à la supériorité de la position sociale de son collègue, que ce soit auprès des savants et académiciens – Samuel Formey et Maupertuis en mai 1751, lors de son élection à l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin, La Condamine en décembre 1752¹² – ou de la cour de France : quand, au début de l'année 1754, Diderot sollicite auprès de M^{me} de Pompadour en faveur de Nicolas Caroillon La Salette à propos de l'office d'entreposeur des tabacs de Langres, c'est par D'Alembert que la réponse lui parvient :

J'écrivis sur-le-champ à Madame la marquise ; je lui fis toucher au doigt le peu de vraisemblance du rapport qu'on lui avait transmis ; sa réponse à cette lettre ne me vint pas, mais à M. D'Alembert à qui l'on recommandait de me sonder adroitement sur votre compte ; M. D'Alembert fit comme j'aurais fait à sa place. Il pensa bien que je ne m'intéresserais pas vivement pour quelqu'un qui n'en vaudrait pas la peine ; et sans m'en parler, il répondit de vos talents et de vous, comme s'il vous eût connu toute la vie¹³.

Manifestement, D'Alembert n'a pas hésité à faire bénéficier Diderot de son entregent – qu'il s'agisse de lui confier les réticences d'académiciens dévots de Berlin¹⁴, ou de parler en faveur d'un Langrois qu'il ne connaissait guère –, et ce dernier lui en a su gré.

Leur collaboration encyclopédique est, on le sait, plus complexe¹⁵. Diderot se plaint auprès de Le Breton des articles en double envoyés à l'imprimerie¹⁶. Une phrase équivoque auprès de sa famille et de ses amis langrois – « Un peu plus de confiance dans la probité de

11. À d'Argenson, *Corr*, I, p. 83 (le destinataire a d'abord été identifié à d'Aguesseau), et pour la rectification XVI, p. 91 ; à Berryer, *Corr*, I, p. 87.

12. À Formey, *Corr*, I, 114 ; à Maupertuis, A.-M. Chouillet, « Deux lettres inédites de Diderot », *RDE*, 8, 1990, p. 6-8 ; à La Condamine, *Corr*, I, p. 147.

13. *Corr*, I, p. 156.

14. « C'est vous qui m'avez proposé ; et qui avez levé les difficultés qu'on faisait à ma réception ; car je n'ignore pas que ma façon de penser peu conforme à celle des membres dévots de l'Académie, en a suscité quelques-unes. Je sais bon gré à M. D'Alembert de m'avoir instruit de ces circonstances ». À Maupertuis, A.-M. Chouillet, « Deux lettres inédites de Diderot », *RDE*, 8, 1990, p. 6-7.

15. Sur ce point, voir notamment Véronique Le Ru, « L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie* : accords et divergences de Diderot et de D'Alembert de 1751 à 1759 », *RDE*, 26, 1999, p. 17-26.

16. *Corr*, IV, 14. La date proposée par G. Roth (1752) est vraisemblablement trop précoce.

mon collègue, et c'en était fait¹⁷ » – est suivie de la reconnaissance du rôle de D'Alembert dans le nouveau traité avec les libraires :

Nous retombâmes dans une inaction où nous serions encore si M. D'Alembert et M. l'abbé Sallier n'avaient repris un projet d'accommodement dont tout le monde commençait à désespérer, tant il était devenu difficile. Pour moi, je n'attendais pas plus de succès de la bonne volonté de ceux-ci que n'en avaient eu les différentes tentatives des personnes qui s'en étaient déjà mêlées. Cependant ils ont levé tous les obstacles. M. D'Alembert est mon collègue ; M. l'abbé Sallier est bibliothécaire de la Bibliothèque du roi et mon ami¹⁸.

Après la parution de l'article GENÈVE, il s'efforce d'apaiser le docteur Tronchin, et cela lui vaudra deux lettres de Voltaire l'invitant à plus de fermeté¹⁹ :

Mais, Monsieur, comment est-il arrivé à M. D'Alembert qui ne cesse depuis son voyage à Genève, de louer les mœurs, le gouvernement, l'affabilité, les connaissances des habitants de cette ville libre et heureuse, de leur avoir déplu. Sa faute est une inadvertance, j'en suis sûr ; au lieu que le bien qu'il dit de vos concitoyens est senti²⁰.

Tout se gâte après la démission de D'Alembert que Diderot qualifie de « désertion » dans sa lettre à Voltaire du 19 février 1758²¹. Cette lettre d'une éloquence remarquable est révélatrice d'un rapport de force en train de se modifier en faveur de Diderot. Avec fermeté à l'égard de son illustre correspondant, ce dernier traite de « chimère » le projet voltairien de terminer l'*Encyclopédie* à l'étranger au nom de deux principes, l'un juridique, l'engagement à l'égard des souscripteurs et des libraires, propriétaires des manuscrits, l'autre éthique et politique : « Abandonner l'ouvrage, c'est tourner le dos sur la brèche et faire ce que désirent les coquins qui nous persécutent ». Il le conjure surtout de ne pas contrarier ses efforts pour convaincre D'Alembert de revenir sur sa décision : « Mais pour Dieu, ne me croisez pas. Je sais tout ce que vous pouvez sur lui, et c'est inutilement que je lui prouverai qu'il a tort, si vous lui dites qu'il a raison ». Les arguments qu'il utilise pour lui montrer la nécessité du retour de D'Alembert à la tête de l'entreprise encyclopédique sont de trois sortes. Le premier est d'ordre militant :

17. Elle a laissé à penser à A. Wilson que Diderot craignait que D'Alembert ne le supplantât à la tête de l'*Encyclopédie* (Wilson, *Diderot*, p. 185).

18. *Corr*, I, p. 178 et 179.

19. *Corr*, II, p. 28-29 et 31-32.

20. *Ibid.*, p. 27.

21. *Corr*, II, p. 37-40.

avec son retour, les adversaires de l'*Encyclopédie* verraient leurs manœuvres déjouées : « si D'Alembert reprend et que nous finissions, ne sommes-nous pas vengés ? ». Le second est dicté par son attachement envers D'Alembert : « Un autre se réjouirait en secret de sa désertion. Il y verrait de l'honneur, de l'argent et du repos à gagner. Pour moi, j'en suis désolé, et je ne négligerai rien pour le ramener. Voici le moment de lui montrer combien je lui suis attaché, et je ne me manquerai ni à moi-même ni à lui ». En vérité la bienveillance de Diderot est plutôt retorse ; à l'en croire, D'Alembert, le mathématicien doué, couvert d'honneurs, a atteint le terme de sa carrière, et seule l'*Encyclopédie* lui permettra de soutenir sa réputation :

Le règne des mathématiques n'est plus. Le goût a changé. C'est celui de l'histoire naturelle et des lettres qui domine. D'Alembert ne se jettera pas à l'âge qu'il a dans l'étude de l'histoire naturelle, et il est bien difficile qu'il fasse un ouvrage de littérature qui réponde à la célébrité de son nom. Quelques articles de l'*Encyclopédie* l'auraient soutenu avec dignité pendant et après l'édition²².

Certes Diderot reprend ce qu'il a écrit, en 1752, dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* :

Nous touchons au moment d'une grande révolution dans les sciences. Au penchant que les esprits me paraissent avoir à la morale, aux belles-lettres, à l'histoire de la nature et à la physique expérimentale, j'oserais presque assurer qu'avant qu'il soit cent ans, on ne comptera pas trois grands géomètres en Europe. Cette science s'arrêtera tout court, où l'auront laissée les Bernoulli, les Euler, les Maupertuis, les Clairaut, les Fontaine et les D'Alembert²³.

Mais l'application du propos à l'avenir personnel de D'Alembert lui donne une autre résonance, d'autant que Diderot suggère en même temps le peu de cas qu'il fait des productions littéraires de son ami, dont il avait pourtant loué les *Mélanges littéraires* dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*²⁴. Le troisième argument, pécuniaire,

22. *Ibid.*, p. 38.

23. DPV, IX, 28-31.

24. « Et je dis heureux le *géomètre* en qui une étude consommée des sciences abstraites n'aura point affaibli le goût des beaux-arts, à qui Horace et Tacite seront aussi familiers que Newton, qui saura découvrir les propriétés d'une courbe et sentir les beautés d'un poète, dont l'esprit et les ouvrages seront de tous les temps, et qui aura le mérite de toutes les académies ! Il ne se verra point tomber dans l'obscurité ; il n'aura point à craindre de survivre à sa renommée » (DPV, IX, 30 et n. 15).

confirme le sentiment que, par l'entremise de Voltaire²⁵, c'est bien à D'Alembert que Diderot s'adresse : si D'Alembert quitte l'*Encyclopédie*, alors qu'il « n'est pas homme facile à remplacer » et si le huitième volume n'est « pas deux fois meilleur que le septième », lui, Diderot, abandonnera l'entreprise : « J'aurai perdu quinze ans de mon temps ; mon ami D'Alembert aura jeté par les fenêtres, une quarantaine de mille francs, sur lesquels je comptais, et qui auraient été toute ma fortune ». Il y a sans doute là une forme de chantage affectif susceptible de toucher un homme également peu fortuné, mais Diderot veut surtout faire entendre à « son ami » la voix de la vérité :

Voilà ce qu'il n'a pas considéré, ce que personne n'osera peut-être lui dire ; et ce qu'il entendra de moi ; car je suis fait pour dire la vérité à mes amis et quelquefois aux indifférents, ce qui est plus honnête que sage²⁶.

Diderot donne la même image de sage impavide dans la lettre à Grimm du 1^{er} mai 1759 qui relate un dîner chez Le Breton en compagnie des libraires associés, de d'Holbach, de Jaucourt et de D'Alembert²⁷. Tandis que ce dernier se répand en « déraison et violences » contre les libraires et la continuation de l'ouvrage, et adresse à Diderot « des choses fâcheuses à entendre », l'intéressé demeure « indulgent et tranquille » et surveille le baron prêt à sortir de ses gonds. Ce Diderot pacifique, tenant le milieu entre deux colériques, annonce celui qui assurera la paix domestique à Langres entre son frère et sa sœur, au mois d'août de la même année, lors du partage de l'héritage paternel. Cette sérénité ostentatoire n'empêche pas l'existence de lourds soupçons. La suite de la même lettre à Grimm les fait entendre :

Le Turgot, le D'Alembert, le Morellet et le Bourgelat sont au fond de deux complots odieux dont je vous parlerai quelque jour, s'il m'en souvient. L'un est le déshonneur de la nation par la chute ou la suppression de l'*Encyclopédie*. Ces morveux-là se mettent à côté du roi de Prusse ; et ils croiraient avoir gagné une grande bataille s'ils y réussissaient²⁸.

Diderot est persuadé que Turgot, Morellet et Bourgelat, qui avaient mis fin à leur collaboration à l'*Encyclopédie*, entrent avec D'Alembert dans un complot visant à ruiner l'ouvrage pour le

25. Si Diderot s'est adressé à D'Alembert par l'intermédiaire de Voltaire, ce dernier lui répondra violemment, le 26 février, par celui de d'Argental (*Corr*, II, 41-42, Best. D. 7653).

26. Ce discours de vérité n'est pas sans rappeler celui que, à la même époque, il a tenu à un autre ami, Jean-Jacques Rousseau.

27. *Corr*, II, p. 119-120.

28. *Ibid.*, p. 130.

reprendre sous l'égide du roi de Prusse. John Pappas a donné du crédit à ce soupçon : D'Alembert, fidèle lieutenant de Voltaire, aurait rêvé de supplanter Diderot et de prendre la tête du mouvement philosophique²⁹. C'est oublier que D'Alembert a toujours refusé, malgré l'insistance de Frédéric, de s'installer en Prusse. C'est aussi méconnaître les obsessions de Diderot, enclin à suspecter même ses proches de penchants inavouables ou de noirs desseins. Ses lettres à Sophie, de la même époque, témoignent d'une méfiance qui ira par la suite en s'accroissant : M^{me} Volland « est un sphinx ; son âme est scellée de sept sceaux. C'est la femme de l'Apocalypse. Sur son front est écrit, mystère³⁰ », elle va sans doute exiler sa fille loin de Paris ; il est jaloux de la sœur cadette de Sophie, M^{me} Legendre³¹, et sera de plus en plus obsédé par l'idée de relations incestueuses entre elles.

Cependant c'est le plaisir d'avoir eu le beau rôle face à D'Alembert qui l'emporte dans la lettre à Sophie du 14 octobre 1759³². Il lui a parlé « comme un ange », a-t-il écrit à son amie deux jours plus tôt en lui promettant de lui rendre en détail cette conversation, promesse dont il s'acquitte en composant un dialogue de comédie qui met en scène un D'Alembert d'abord patelin puis pitoyable³³. Maître du jeu, Diderot, tel qu'il se campe, a d'abord malicieusement retardé le moment où son interlocuteur oserait enfin lui avouer avoir proposé aux libraires « de se livrer à l'*Encyclopédie* comme auparavant » s'ils acceptaient ses conditions financières, car il est en mal d'argent : « On ne paie point ici nos pensions. Celles de Prusse sont arrêtées. Nous ne touchons plus de jetons à l'Académie française. Je n'ai d'ailleurs, comme vous savez, qu'un revenu fort modique ». Et le Diderot du dialogue de se lancer dans une grande tirade où il l'accuse d'être en tort avec les libraires : après qu'ils l'ont traité généreusement, il a quitté « l'entreprise où ils ont mis toute leur fortune », et surtout il a fait imprimer ailleurs ses *Mélanges de littérature*³⁴ qui rassemblent différents morceaux de l'*Encyclopédie*. En juin et juillet 1759, dans deux lettres à Grimm, il s'était réjoui de l'échec de cette seconde

29. John Pappas, art. cit., p. 201-202.

30. *Corr*, II, p. 140.

31. *Ibid.*, p. 147.

32. *Ibid.*, p. 272-275.

33. La lettre à Grimm du 1^{er} mai avait également croqué un D'Alembert ridicule, « petit fou » qui après s'être répandu « en déraison et violences », « avoir encore balbutié, sacré, pirouetté, s'en alla » (*Corr*, II, p. 120).

34. Alors que la première édition de ses *Mélanges de littérature* avait été imprimée, sous la fausse adresse de Berlin, chez Briasson, D'Alembert avait confié la seconde édition à Bruyset.

édition des *Mélanges* et en avait prophétisé un retour de D'Alembert à l'*Encyclopédie* :

Les *Mélanges de littérature* sont tondus. Il ne restera à D'Alembert de cet ouvrage que le reproche public et secret d'avoir [eu] avec les Libraires associés à qui il avait cédé la première [édition], un procédé qui n'est pas net³⁵.

[...] Et qui diable peut savoir ce que D'Alembert veut et voudra. Il s'était promis un grand bruit de ses dernières productions, et l'on n'en parle seulement pas. Jamais ouvrage n'a paru plus incognito. Peut-être sentira-t-il la vérité de ce que je lui en disais. Voilà qui est bon pour l'*Encyclopédie*, mais non pour autre chose³⁶.

J'avais prédit que la chute des *Mélanges de littérature* ramènerait l'auteur à l'*Encyclopédie* et ma prédiction s'accomplit³⁷.

Dans sa grande scène triomphale de la lettre à Sophie du 14 octobre, après avoir accablé un D'Alembert qui ne peut offrir que de maigres réponses, il lui propose magnanimement de soutenir sa cause auprès des libraires, et mieux – ou pire – il lui offre l'argent qu'il leur demande. Les dernières répliques tendent même à laisser penser qu'au nom des libraires et en son nom propre, il est en mesure de lui imposer les conditions de son retour :

Dites-leur que je ne m'engage que pour ma partie ... Ils n'en veulent pas davantage ni moi non plus ... Plus de préfaces ... Vous en voudriez faire pour la suite que vous n'en seriez pas le maître ... Et pourquoi cela ? ... C'est que les précédentes nous ont attiré toutes les haines dont nous sommes chargés. Qui est-ce qui n'y est pas insulté ...

Certes, face à Sophie, Diderot veut se montrer à son avantage, mais, manifestement, comme le jugeait assez justement John Pappas, vers la fin de l'année 1759, Diderot s'estimait en position de force. Ses ressentiments n'en sont pas pour autant éteints.

Sa correspondance, dans les années 1760-1761, n'évoque D'Alembert que par oui-dire et pour en médire, signe évident d'un refroidissement de leurs relations. Le 31 août 1760, c'est à propos du Discours de D'Alembert sur la poésie prononcé lors de la clôture de l'Académie française :

35. *Corr*, II, p. 151.

36. *Ibid.*, p. 152.

37. *Ibid.* p. 171.

On m'a dit que l'*Iliade* et l'*Éneide* y étaient traitées d'ouvrages ennuyeux et insipides, et la *Jérusalem délivrée* et la *Henriade* préconisées comme les deux seuls poèmes épiques qu'on pût lire de suite. Voilà ce que c'est que de parler de ce qu'on n'a pas bien appris. Il est difficile de ne pas dire quelque sottise. Cet homme ne sait pas un mot du langage d'Homère ; et quand il le saurait davantage rien ne bat là au jeune Arcadien. Qu'il s'en tienne aux équations ; c'est son lot³⁸.

Le 25 novembre, autre sujet, d'indignation cette fois, le mémoire sur l'inoculation lu par D'Alembert à l'Académie des sciences :

D'Alembert vient de faire une action déshonnête qui trouve des apologistes. Vous savez que La Condamine est l'apôtre de l'inoculation en France ; eh bien, à la rentrée publique de l'Académie des Sciences, D'Alembert, sans égard pour ce qu'il doit à son confrère, vient de lire un mémoire que tous les sots doivent prendre pour un écrit contre l'inoculation et que tous les gens d'esprit disent n'être pas pour. Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas entendu. Je laisse là les équations. Je juge du procédé³⁹.

Diderot, qui reprochait à D'Alembert de se mêler de littérature et le cantonnait dans les mathématiques, n'hésite cependant pas, à ce moment-là, à venir le chercher sur son terrain pour le réfuter : il écrit pour la *Correspondance littéraire* de Grimm deux mémoires, l'un sur le calcul des probabilités, l'autre sur l'inoculation⁴⁰ :

Et pendant qu'il le lisait⁴¹ je lui faisais deux autres morceaux, que je viens de lui envoyer ; l'un sur les probabilités des événements, l'autre sur les avantages ou les désavantages de l'inoculation ; sujets de deux mémoires que D'Alembert vient de publier avec d'autres opuscles mathématiques⁴².

Les deux hommes continuent néanmoins de se fréquenter comme l'indique incidemment une lettre à Sophie Volland datée du 7 octobre 1761 : « Dites à Mr Vialet qu'il a une bonne et sûre connaissance dans l'abbé Le Bossu, que j'ai vu chez D'Alembert⁴³ ». D'ailleurs, à partir de 1762, les signes de rivalité et d'animosité s'effacent. Dans le décompte de ce que lui rapportent ses nouveaux accords avec les

38. *Corr*, III, p. 45-46.

39. *Ibid.*, p. 266-267.

40. Voir ces mémoires dans DPV, II, p. 224 et 341 à 361. On ne peut qu'être d'accord avec le jugement de Georges May qui qualifie ces deux réfutations de « morceaux amers à conclusions pessimistes » (*Quatre Visages de Diderot*, Boivin, 1951, p. 66).

41. Il s'agit de Grimm lisant les feuillets du *Salon de 1761*.

42. À Sophie Volland, 28 septembre 1761, *Corr*, III, p. 319.

43. *Ibid.*, p. 333.

libraires, Diderot se contente de constater qu'il reçoit la part qui revenait naguère à son collègue :

Les libraires viennent enfin de m'accorder, outre la rente de 1500 livres qu'ils me font, 350 livres par volume de planches et il y en aura quatre ; 350 livres par volumes de discours, et l'on peut compter sur neuf ; les 500 livres par volume de discours qu'ils faisaient à D'Alembert⁴⁴.

D'Alembert redevient surtout le grand homme qui, par ses talents, a acquis une estime telle qu'elle le place au-delà de sa condition d'enfant trouvé. Dans une lettre à Sophie Volland où il soutient la cause d'une femme qui veut avoir un enfant sans mari, Diderot le donne pour exemple irréfutable :

j'aimerais mieux n'avoir point de nom du tout, que de n'être qu'un petit homme et porter un grand nom. Qui est-ce qui s'avise de demander si D'Alembert a un père ou n'en a point ? Si l'on sait par hasard qu'il n'en a point, qui est-ce qui l'en estime moins ? Qui est-ce qui aurait jamais su qu'il était fils de Made [de] Tencin, s'il ne l'avait pas dit lui-même ? Quoi de plus facile ici que de cacher sa naissance⁴⁵ ?

C'est à la suite de l'envoi de l'opuscule de D'Alembert *Sur la destruction des Jésuites en France par un auteur désintéressé*, publié anonymement à Genève au début de 1765 et dont les exemplaires circulent à Paris en avril, que Diderot adresse à son ancien collègue l'unique lettre que nous connaissons aujourd'hui parce qu'elle fut recopiée. Son incipit est chaleureux : « Grand merci mon ami, je vous avais déjà lu et vous m'aviez fait grand plaisir⁴⁶ ». Il y salue l'impartialité et le courage d'un vrai philosophe⁴⁷. D'Alembert n'est décidément plus réduit à ses équations et il est hors de question de crier avec les antiphilosophes du *Neveu de Rameau* :

44. À Sophie Volland, 31 juillet 1762, *Corr*, IV, p. 85.

45. À Sophie Volland, 16 septembre 1762, *Corr*, IV, p. 151.

46. *Corr*, V, p. 31-33. Selon la datation établie par Emmanuel Boussuge, la lettre a été écrite entre le 15 et le 18 avril 1765. Quelques années plus tard, en 1768, dans le post-scriptum d'une lettre adressée à un conseiller au Parlement, l'abbé Gayet de Sansale, qu'il sollicite en faveur d'une connaissance langroise et qui lui avait, semble-t-il, attribué l'ouvrage, il répondra avec prudence sur l'identité de l'auteur, tout en manifestant l'amitié qu'il lui porte : « *La Destruction des jésuites* n'est pas de moi ; elle est, je crois, d'un ami qui sera trop flatté de vous l'offrir » (*Corr*, VIII, p. 100).

47. Diderot sera plus critique dans sa notice sur Clairaut parue dans la livraison de la *Correspondance littéraire* du 1^{er} juin 1765 : « Le petit livre in-12 de D'Alembert sur la destruction des jésuites, qui n'est rien, a fait plus de sensations que les trois ou quatre volumes d'opuscules géométriques in-4 qu'il avait publiés auparavant, et qui marquent bien une autre tête » (DPV, IX, p. 403-404).

Nous prouverons que Voltaire est sans génie ; que Buffon, toujours guidé sur des échasses, n'est qu'un déclamateur ampoulé ; que Montesquieu n'est qu'un bel esprit ; nous relèguons D'Alembert dans ses mathématiques⁴⁸.

Lors de l'envoi de cette lettre, D'Alembert est déjà souffrant, comme l'indiquent plusieurs allusions. Fin juillet, alors que l'on craint pour sa vie, Diderot le fait entrer dans le panthéon des grands hommes dont s'honore une nation :

D'Alembert est à toute extrémité. Il a fait une indigestion terrible. Il a envoyé chercher Bouvard qui l'a saigné ; j'apprends qu'il est tourmenté par une colique qui ne le quitte point et qui menace à chaque instant de l'emporter. S'il en meurt, nous aurons perdu en trois mois de temps, deux grands peintres et deux grands géomètres. Les hommes de cette trempe sont rares ; une nation en est bientôt appauvrie⁴⁹.

Cette déclaration solennelle s'accompagne de la manifestation d'une vraie sollicitude ; Diderot et sa femme se relaient au chevet du malade :

Nous avons tâché made Diderot et moi à témoigner à D'Alembert tout l'intérêt que nous prenons à sa situation. Depuis que nous l'avons su malade, régulièrement tous les jours, made y a été le matin et moi l'après-midi⁵⁰.

Des moments d'intimité sont même évoqués :

J'ai été voir aujourd'hui D'Alembert qui s'est fait transporter de chez lui, chez Watelet. Je l'ai trouvé seul. Notre entrevue a été fort tendre⁵¹.

Plus question désormais de dire le moindre mal de son ami. Diderot jette le discrédit sur Vaucanson qui a osé lui contester la place de pensionnaire ordinaire de l'Académie des Sciences laissée vacante par la mort de Clairaut⁵². Il est surtout scandalisé par la privation de

48. DPV, XII, p. 113.

49. À Sophie Volland, *Corr*, V, p. 65.

50. À Sophie Volland, *Corr*, V, p. 68. Plus tard, en 1768, lorsque D'Amilaville sera au plus mal, c'est avec D'Alembert qu'il partagera le rôle de garde-malade : « D'Amilaville va très mal. Le côté des glandes est presque perclus. Il ne marche plus du tout. Il augure mal de son état. Je ne croyais pas que sa maigreur pût augmenter. Je me trompais. Les douleurs sont descendues dans les jambes et les cuisses. Son teint prend une teinte verdâtre. L'éloignement de M^{me} d'Épinay, de Grimm et du baron, l'absence de M^{me} Duclos et la mort de M. de Nivernais le laisseraient presque sans compagnie, si D'Alembert ne le voyait le matin et moi l'après-dîner » (*Corr*, VIII, p. 172).

51. À Sophie Volland, *Corr*, V, p. 78.

52. À Sophie Volland, *ibid.* p. 114 et à Damilaville *ibid.*, p. 120

pension à laquelle D'Alembert a été exposé alors que son concurrent disposait de quarante mille livres de rentes. Autre manifestation du retour en grâce du D'Alembert mathématicien, lorsque Diderot croit avoir enfin résolu le problème de la cyclométrie, qui l'obsède au moins depuis 1762, c'est semble-t-il à D'Alembert qu'il va soumettre sa solution, quitte à être fort déçu de l'entretien puisqu'il ne sera plus question de ses suites :

Je ne sais pas comme ils en useront avec moi, les chers concitoyens ; mais il est sûr que j'aurai vu D'Alembert la semaine prochaine, et que peut-être j'aurai lu à l'Académie le mémoire en question le jour suivant. Si je ne me trompe j'aurai fait la seule vraie découverte que les Welsch aient faite ; et elle aura cela d'honorable qu'elle a été tentée inutilement par toutes les nations et par tous les siècles⁵³.

Cette amitié revenue reste traversée par des ombres de rivalité, prêtes à réapparaître lorsqu'il est question de relation avec des princes « éclairés ». L'amitié de Frédéric II et de D'Alembert a été quelques années plus tôt une pomme de discorde⁵⁴ ; à partir des années 1765, c'est Catherine II qui sert d'aliment à des restes de rivalité⁵⁵. Dans sa lettre de réception de *Sur la destruction des Jésuites*, Diderot évoquait l'achat de la bibliothèque par l'impératrice et aimablement attribuait une part de ce bienfait à l'heureuse influence de D'Alembert :

C'est un peu de l'estime particulière qu'elle fait de vous qui aura réfléchi sur moi avec, apparemment, un penchant naturel à la bienfaisance. Si vous avez occasion d'écrire à cette cour, joignez, je vous prie, vos remerciements aux miens⁵⁶.

Mais, dans sa correspondance avec Falconet, il compare, se compare et fait prévaloir sa supériorité sur son ancien collègue :

si D'Alembert s'entend infiniment mieux que moi à résoudre une équation différentielle, je m'entendrais tout autrement que lui à pétrir un cœur, à l'agrandir, à l'élever, à lui inspirer un goût solide et profond de la vertu et de la vérité. [...]

53. À Sophie Volland, *ibid.* p. 218. En 1773, il la soumettra à Condorcet, voir DPV, II, p. 225-226 et 421-429.

54. C'en est fini en 1770, Diderot déclare dans une lettre à Grimm : « La réponse de D'Alembert au roi de Prusse est à merveille » (*Corr*, X, p. 117).

55. D'Alembert avait été sollicité, en 1762, pour l'éducation du fils de l'impératrice, proposition qu'il avait déclinée.

56. *Corr*, V, p. 32.

Mais il est un homme⁵⁷, à côté de moi, aussi supérieur à moi que j'ose me croire supérieur à D'Alembert ; aux qualités que j'ai, en réunissant une infinité d'autres qui me manquent, plus sage [que] moi, plus prudent que moi, ayant une expérience des hommes et du monde que je n'aurai jamais⁵⁸.

Un peu de jalousie enfantine passe parfois par là : Diderot se plaint de n'avoir pas de médailles de la cour de Russie, tandis que l'on se précipite chez D'Alembert et Marmontel pour admirer celles qu'ils ont reçues⁵⁹. Lorsqu'il est à Pétersbourg, ce n'est sans doute pas sans quelque secrète satisfaction qu'il écrit à Jean-Albert Euler en février 1774 : « Si vous avez, vous ou Monsieur votre père, quelques réponses à faire soit à M. de La Condamine soit à M. D'Alembert, je m'en chargerai avec plaisir⁶⁰ ». Tout amis qu'ils soient redevenus, D'Alembert reste pour lui l'homme des Académies, le mathématicien doté de plus d'esprit de géométrie que de finesse. Son nom surgit comme terme de comparaison, plutôt dévalué, pour montrer l'excellence de la pratique d'un artisan⁶¹ ou la capacité d'héroïsme des sauvages⁶².

On ne saurait trop le rappeler, le prisme de la correspondance est déformant. Lacunaire, elle n'offre que des bribes d'information ; partielle, elle est aussi partielle, marquée par la subjectivité de celui qui écrit et par l'image de lui-même qu'il veut donner à son destinataire. D'Alembert, dans la correspondance de Diderot, est successivement, voire alternativement selon la pression des événements, l'ami, le déserteur que l'on accable de sa condescendance, le rival. Au gré des circonstances, Diderot fait apparaître l'académicien, le mathématicien, le philosophe, le littérateur manquant de sensibilité poétique. Si, dans son esprit, une sourde rivalité a perduré, a néanmoins persisté

57. Il s'agit de Grimm.

58. Longue lettre à Falconet de juillet 1767 que G. Roth, dans *Corr*, VII, a scindé en trois, ici p. 95-96.

59. *Corr*, VI, p. 375.

60. *Corr*, XIII, p. 197.

61. « Lorsque le charpentier aura placé les étais ; envoyez chercher D'Alembert ou Clairaut ; et l'inclinaison du mur étant donnée, proposez à l'un ou l'autre de ces géomètres de trouver l'inclinaison selon laquelle l'étau appuiera le plus fortement, et vous verrez que l'angle du charpentier et du géomètre sera le même » À Sophie Volland, 2 septembre 1762, (*Corr*, IV, p. 127).

62. « Tous les hommes et toutes les femmes vous en diront autant, et si vous y réfléchissez, vous trouverez qu'un sauvage, un paysan, un homme, une femme du peuple, une bête est plus voisine d'une action héroïque qu'un D'Alembert, un Buffon ou quelque autre membre illustre d'une académie. Tous ces gens-ci calculent trop, et la grande action demande presque toujours qu'on ne calcule point » À M^{me} d'Épinay (?), 1770 (?), (*Corr*, X, p. 179).

l'attachement à un homme sans fortune, qui s'est fait lui-même et a acquis une incontestable stature, scientifique, philosophique et humaine. Une des dernières mentions de son nom dans la *Correspondance* s'assortit de cette appréciation : « C'est un homme, et un homme essentiel⁶³ ».

Geneviève CAMMAGRE

Université Toulouse Jean Jaurès

63. À Jean Devaines, 13 août 1773, *Corr.* XIII, p. 44.